

Ciné-Bulles

La fille qui transportait sa maison sur son dos / *La Position de l'escargot* de Michka Saäl

Myriame El Yamani

Volume 17, numéro 3, automne 1998

URI : id.erudit.org/iderudit/807ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

El Yamani, M. (1998). La fille qui transportait sa maison sur son dos / *La Position de l'escargot* de Michka Saäl. *Ciné-Bulles*, 17(3), 20–21.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

La fille qui transportait sa maison sur son dos

PAR MYRIAME EL YAMANI

Quelle curieuse sensation que de voir défiler sur l'écran une partie de votre vie, de vos rires, de vos souffrances, de vos peurs, de vos désirs. Cela vous éblouit, cela vous émeut comme la petite fille qui joue dans les vagues de la Méditerranée. «Maktoub», dit-on en arabe: c'est écrit. On porte toujours sur son dos une partie de notre histoire, comme cet hermaphrodite qui avance doucement mais sûrement. Il nous arrive d'avoir envie de changer de coquille, mais ce n'est pas toujours facile. On exorcise ce mal qui nous hante en riant, en s'inventant des histoires, en tuant dans notre tête ceux qui nous ont échappé ou fait souffrir. **La Position de l'escargot**, le premier long métrage de fiction de Michka Saäl, va plus loin que la description de simples retrouvailles entre Myriam, Juive d'Afrique du Nord, entière, passionnée, et son père Dédé, disparu depuis 20 ans, énigmatique et charmeur. Il offre un regard universel sur les douloureuses relations père-fille et s'aventure dans les méandres de notre inconscient fragile et troublé.

Oui, je l'ai beaucoup aimé ce film, et pas tant pour la douceur de ton qu'il dégage et des images remplies de secrets et de mystère comme celle de l'arrivée, superbement filmée, de cet homme dans le port de Montréal. L'histoire de Myriam, qui se bat auprès des bureaucrates de l'immigration pour un peu plus de compassion dans les rapports aux étrangers, sonne vraie et juste. Ce chemin initiatique vers la réconciliation avec le père enrichit notre âme. Elle vit, elle survit, cette Myriam, on ne sait plus, mais on restera longtemps rêveuse devant la dernière scène où Dédé lit tranquillement son journal à l'ombre des murmures d'une fontaine dans un jardin de paix et de sécurité. On sort de cet univers jazzé, parfois loufoque (grâce à la poésie burlesque de Lou, un jeune squatter qui rendra Myriam à ce qu'elle est véritablement), comme grandi, rajeuni, et, somme toute, en harmonie avec notre besoin d'être en relation.

Myriam (Mirella Tomassini, un peu timide dans les scènes de confrontation mais terriblement présente dans le trop plein qui l'habite) vit à Montréal depuis dix ans et vient de se faire «mettre sur la glace» par son amoureux Théo (Henri Chassé) qui brusquement n'est plus capable de supporter les «trop» de sa blonde: trop dramatique, trop problématique, trop terrifiée, trop franche. Lorsqu'elle enlève son collant bleu pour le jeter dans le cappuccino de Théo, ahuri, cela illustre parfaitement son tempérament bouillant. Elle pose trop de questions et veut trop de réponses. Elle se jette alors éperdument dans son boulot, comme le font la plupart des filles, où elle assiste au désespoir de ces familles qui vont se faire expulser.

Surgit alors, de nulle part, ce père tant aimé et tant haï (superbe Victor Lanoux en homme oriental, bien sapé, flambeur et frimeur). L'ultime rencontre de la fille et du père n'aura pas lieu dans un endroit douillet où on pourrait répéter les phrases qu'on a tant rabâchées pour ne pas oublier. Elle se passera dans un escalier, lieu de passage, sans intérêt propre mais hautement symbolique. On y monte, on y descend, on y joue, on salue du bout des lèvres les voisins, on y récupère le chat, on n'investit rien ou presque, dans une cage d'escalier. Et pourtant, ce lieu constitue un point d'ancrage de tous les nomades, ceux et celles qui rêvent d'un ailleurs, qui n'arrêtent pas de partir ou de déménager, une mémoire des mots doux à la nuit tombante et des baisers volés.

Dédié au père, fait dans l'urgence et avec un petit budget, **la Position de l'escargot** utilise les images comme un jeu de miroir entre nous et l'autre, entre la nostalgie, les souvenirs et les rancœurs, sans jamais tomber dans la lourdeur d'un passé impossible à retrouver et d'un présent tout aussi impossible à construire. C'est d'ailleurs la marque de cette cinéaste qui, depuis **Loïn d'où?**, **Nulle part la mer** et **l'Arbre qui dort rêve à ses racines**, nous parle d'exil, de recherche d'un lieu et d'un espace où l'on

La Position de l'escargot



Victor Lanoux et Mirella Tomassini dans *la Position de l'escargot*
(Photo: Bertrand Carrière)

puisse se sentir aimé sans, chaque fois, être abandonné. Elle nous montre le Québec d'aujourd'hui, métissé, moderne, qui porte en lui toutes les histoires du monde si l'on prend le temps de l'écouter. Les images de Michka Saäl évoquent la mémoire du temps, les pleins et les vides qui lient et se délient en chacun de nous, comme autant d'arabesques à faire et à défaire, à chaque instant, pour ne pas perdre la trace de notre origine. Elle nous invite toujours à nous révolter contre la perte de sens des choses, de la vie, de nous-mêmes. Lorsque Myriam prend son bain, seule, pour apaiser la colère et la souffrance de cette rencontre avec son père, elle énumère tous les petits gâteaux posés devant elle avant de les manger. Non pas tant pour se rafraîchir la mémoire que pour ne jamais oublier combien c'est bon.

À l'instar de Dédé qui a fait de la mémoire son propre pays, Myriam a pris place dans un vaste paysage de rêverie qu'elle est toujours prête à reconstruire. Elle se sent comme une valise et elle a peur de mourir avant de mourir. Ces rêves et souvenirs (la mer rageuse, la petite fille

qui court dans les souks ou qui regarde, fascinée, son père se raser avec la grande lame) sont comme autant de petits focus pour lui redonner la force d'être là, présente dans l'instant et ne pas sombrer dans la mélancolie.

Malgré une mise en scène éclatée et pas assez soutenue dans la direction des comédiens, **la Position de l'escargot** (que je vous laisse deviner) est un hommage émouvant et très sensuel au père qui nous accompagne pendant si longtemps, celui qu'on rêve d'avoir, celui qu'on a ou non, celui qui saura reconnaître la femme qu'on est devenue, celui qui accepte sans mot dire la petite fille qu'on est restée, celui avec qui on partagera complicité et respect.

Michka Saäl a toujours su nous raconter la vie des immigrants, sans chercher à les stéréotyper, et, avec **la Position de l'escargot**, elle continue de le faire. Elle arrive toujours à camper ses personnages en leur laissant le soin de créer leur propre climat et leur propre vie. Parfois les dialogues sont trop chargés, mais ce trop, n'est-ce pas justement la marque de Myriam? ■

La Position de l'escargot

35 mm / coul. / 100 min /
1998 / fict. / Québec-France

Réal. et scén.: Michka Saäl
Image: Arthur E. Cooper
Mus.: Jean Derome
Mont.: Natacha Dufaux
Prod.: Jeannine Gagné -
Les Films de l'Autre
Dist.: Prima Film
Int.: Mirella Tomassini,
Victor Lanoux, Henri
Chassé, Dino Tavarone,
Pascale Montpetit, Judes-
Antoine Jarda